La Bobine de Ruhmkorff

suiti de

Sexe et tremblements

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE BLEU DES PIERRES

Coll. « Bleue », 2003

AU MILIEU DU DÉSORDRE

Coll. « Livre-DVD », 2008

PIERRE MEUNIER

La Bobine de Ruhmkorff

suivi de

Sexe et tremblements

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

© 2013, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-396-9

Introduction verbale

SEXE ET GÉOPOLITIQUE

Sexe c'est problème, international problème.

Geopolitical conflict.

Deux entités doivent parvenir à établir des relations normalisées, grâce à une progression scalaire dans la réduction de l'espace qui les sépare.

PRIMO : le *visus*, la reconnaissance visuelle de l'autre. Un autre enfin digne d'intérêt, c'est-à-dire un autre pas comme les autres. Ainsi, les sentinelles aux yeux perchés sur le mirador de l'être, ou plutôt de la nation, ont mission aux frontières de donner l'alerte dès qu'un événement le mérite.

Quelqu'un ou quelque chose cherche à s'approcher, quel degré de menace cela représente-t-il pour l'entité aux aguets ? Violation d'espace vital, ou visite bienvenue ?

DEUXIO : après ce premier stade d'observation et de reconnaissance mutuelle, vient le passage à l'*allocutio*, premières paroles, premières questions, dont la principale : y a-t-il ou non langage commun, ou bien va-t-il falloir sans cesse deviner ce que l'autre

tente de vous transmettre sur le mode verbal ? Dans le meilleur des cas, on assiste à la naissance d'un dialogue. C'est-à-dire, une succession de malentendus, qui s'avère historiquement fondée comme mode de relation à tous les étages. Parfois, la langue de l'un empêche l'autre de répondre, pour peu que le premier impose sa sienne de langue comme condition impérative et préalable à tout échange. On en voit qui ravalent leur langue, qui oublient leur langue, pour accepter la langue de l'autre dans leur propre bouche, se mettant à la prendre pour la parler à leur tour.

L'usage d'une langue ne va pas de soi, et dans de nombreux cas, quand une langue devient active, l'autre devient passive. C'est bien sûr problème.

TERTIO : le *tactus*. Mises en confiance par un langage commun, les deux nations vont franchir le pas, c'est-à-dire se risquer chez l'autre, hors de leurs limites, et oser la rencontre tactile : poignées de mains, accolades, bourrades ambiguës, tout ce qu'un corps diplomatique peut inventer comme gestes brise-glace en vue du rapprochement désiré.

Il ne s'agit de rien d'autre que de réduire le sentiment d'étrangeté ressenti face à l'autre. De passer de la xénocrainte à une familiarité enviable.

Attention, on ne baisse pas la garde pour autant, la vigilance reste de mise, mais c'est bien là le prélude à une ouverture plus grande, pleine de promesses, glasnost, voire perestroïka, chéri.

QUARTO : vient le temps de conforter cette importance toute nouvelle accordée à l'autre. Serments échangés, traités que l'on paraphe à grand renfort

de toasts levés en l'honneur du lien nouveau, qui s'en trouve officialisé de fait. C'est le moment attendu de l'*osculum*, du baiser en quelque sorte, comme métaphore sensible de ce rapprochement grandissant. On appose les sceaux et on mouille ses lèvres sur celles de l'autre dans une atmosphère enthousiaste, voire d'excitation à peine maîtrisable. Une aube se lève, un partenariat concret se profile dans la pâleur de cette époque naissante. Les deux partenaires s'associent pour mener ensemble des actions censées profiter aux deux.

Cela nous amène à l'interpénétration des intérêts communs, au *coitus* géopolitique, acmé d'une relation binaire fondée en théorie sur la confiance patiemment construite au fil des étapes précédentes. Cette nouvelle dimension annonce d'emblée une série de complications aisément devinables. En tête s'impose la notion d'exploitation, avec l'instauration plus ou moins subtile, parfois insidieuse, d'un rapport de force en faveur de l'un ou de l'autre. L'histoire nous révèle que l'un a souvent intérêt à se faire exploiter par l'autre plutôt que de rester isolé, ce qui explique l'existence de nombreux attelages géopolitiques fonctionnant de cette manière, où, pour être tout à fait clair, l'un se fait enculer par l'autre dans la plus pure application du principe de réalité. On assiste alors au débordement d'un territoire sur l'autre, pénétration à sens unique, et appropriation, voire chosification, de l'un par l'autre. Ce qu'on appelle un épanouissement latéralisé.

On le voit, géopolitiquement, le sexe reste un problème, ou plutôt la sexualisation de la géopolitique permet de comprendre de nombreuses situations dramatiques, impasses tragiques, dont le dénouement résonne trop souvent du bruit des canons et des armées en marche.

La Bobine de Ruhmkorff

La Bobine de Ruhmkorff a été fabriquée au Cube Studio, Théâtre d'Hérisson dans l'Allier, avant d'être représentée pour la première fois le 14 décembre 2012 au Fracas, centre dramatique national Montluçon-Région Auvergne.

Texte, jeu, mise en scène : Pierre Meunier.

Collaboration artistique : Marguerite Bordat.

Construction, régie plateau : Frédéric Kunze.

Lumière : Bruno Goubert.

Peinture : Catherine Rankl.

Voix enregistrée : Valérie Schwarcz.

Administration : Claudine Bocher.

Production : La Belle Meunière.

Avec le soutien du ministère de la Culture et de la Communication – DRAC Auvergne, ainsi que du conseil général de l'Allier.

(Un homme entre, un pavé d'argile entre les mains.)

J'arriverais, je ne saurais pas où je suis, j'aurais oublié comment ça marche, de quoi ça parle, et même quoi d'ailleurs qui devrait se mettre à marcher.

Il se trouve que je suis là, mais ce serait tout à fait provisoire.

Sur deux jambes, comme tous ceux qui m'entourent. Ça semblerait la coutume ici d'être retenu en bas comme ça, par les pieds.

J'aurais ça dans les mains. Sans avoir prévu rien.

Au bout d'un moment ça me lasserait, j'aurais envie de m'en séparer. De nous éloigner.

J'aurais les bras trop courts.

Il y aurait bien une solution, et hop !

Je lance pour éloigner, mais ça revient. Erreur. Un manque de clarté dans l'intention, peut-être. Ça peut arriver, refaisons-le.

Décidément... Ça insiste, de plus en plus lourdement. Faut être plus malin que ça.

Paf ! *(Le pavé s'aplatit par terre.)*

Alors là, ça saute aux yeux. L'attirance ! Entre le gros bloc sous mes pieds et le fragment mou en l'air. Une attraction. Un élan, l'un vers l'autre, irrésistible.

Attention, si ça se trouve, le petit est peut-être spécialement en manque de contact, spécialement dépendant de l'autre, là, le gros, le massif, le rassurant. Il est peut-être l'exception qui confirme la règle.

On va procéder méthodiquement. Prenons un second sujet, qui ne se doute de rien, et appliquons-lui le même traitement. Hop !

Pareil ! Une telle soif de contact ! Comme un manque consubstantiel, une distance à combler, impérativement ! C'est ça qui déclenche ce mouvement l'un vers l'autre.

Se retrouver au plus vite, pour se toucher.

On se veut, on se colle ! Et ça tortille pas en route.

Droit au but !

(Le premier pavé est lancé sur le second à terre.)

Plaf !

Épousaille ! Y a pas un poil à glisser entre.

À deux ils en font un. Mais pour y arriver, ils ont dû renoncer à ce qu'ils étaient, chacun a pris la forme de l'autre, surtout le plus mou, et aux endroits où ça cède. Ce qu'on appelle se con-former. Adhérer réciproquement aux différences pour réduire la gêne, réduire ce qui nuit au rapprochement, mieux s'accorder, et aller ensemble, coïter.

Ils se sont trouvés, ils ne se quittent plus. Collés, comme des chiens. Ça sent bon...

*

Tous vos corps, ça sent fort.
Je trouve beau d'être venus espérer ensemble un commencement, un printemps, une promesse de printemps.

Se branler dans les champs au printemps
cul nu dans les pissenlits en fleur
allongé sur le dos
les yeux clos
paupières brûlantes de soleil
les oiseaux pépient dans la haie d'églantier
sous soi la paume de la terre
tiède souple odorante
la queue dressée vers le bleu du ciel
frémissant sous la caresse
le gland délicieusement rafraîchi par la brise
ce bonheur de foutre en l'air !

*

C'est quoi sexe ? Sexe, c'est quoi ?
Qu'est-ce que sexe ? Question.
La question du sexe est soulevée. Y a-t-il là quelque chose à soulever, qui se serait affaissé ou qui, étant retombé, aurait renoncé à se dresser ?

Qu'est-ce que... ? Quoi est ce « que » ? Ce « que »-là.
Non pas cette queue-là.

On ne réduira pas la question du sexe à la queue, à cette queue, ou à toute autre queue. On la maintiendra ouverte. La main tiendra la question ouverte, jusqu'à la crampe.

Sexe est un mot. Ce n'est qu'un mot, mais il y a des mots qui vous laissent tranquille. Sexe, non. Pourquoi ?

Il y a des mots, on peut s'asseoir dessus : talus, chaise, rivage... et penser à autre chose. Il y a des mots qui rassurent : diversité, magique, confiture, tintement, ensemble...

Sexe ne rassure pas du tout, sexe vient inquiéter, vient troubler quelque chose qui n'attend visiblement que ça pour se manifester.

*

En bourrant la vieille aux yeux clairs, je voyais dans le miroir brisé au-dessus de l'évier notre attelage fumant traverser les époques. Accrochée des deux mains à la barre du fourneau, elle lançait de furieux coups de son cul plissé, en lâchant des filets de salive qui tombaient sur la fonte brûlante.

Son entrain me durcissait à chaque enfoncement et rendait la partie délicieuse. Secoués en tous sens, ses seins lourds mûrissaient à vue d'œil, comme deux melons en cavale.

Elle râlait : va-z-y ! va-z-y t'es mon gars ! arhan ! arhan !

Gagnés par la cavalcade, les pots de gelée de coing qu'elle finissait de remplir à mon entrée se mirent à tinter sur la table couverte de journal.

– Bourre-la-moi ! lança-t-elle, en rejetant la tête en arrière.

Je saisis à la racine les longs cheveux blancs, et tirai vers le haut la touffe de l'aïeule, avec un puissant coup de reins qui fit claquer les peaux.

Elle eut un sanglot de plaisir, son visage se déplissa, elle avait les yeux verts. Elle apparut éclatante de jeunesse dans le miroir brisé qui branlait avec nous.

Cela me mit dans une excitation indicible. Je déchirai sa chemise, découvris son dos, qui ondulait comme un serpent. À coups de boutoir, j'élargis la gueule du reptile en train de me dévorer. Autour de ses lèvres voraces, des bulles éclataient dans une odeur de charbon brûlé.

À chaque déconnade, le plancher devenant plus glissant, j'empoignai ses seins tout moirés de salive, ô joie de les pétrir, portant des coups sauvages à l'endroit du festin.

Elle hoqueta en voulant me parler. Je levai la tête, poussai un cri d'effroi en découvrant sa bouche, tordue horriblement par le plaisir.

Agitée de spasmes violents, elle agrippa le tuyau du fourneau. Un nuage noir se mit à tomber sur nous en pluie fine, tandis que je déchargeai mon foutre chaud en longues saccades dans sa fente rougeoyante.

*

Dehors, dedans ! On rentre. Dedans, au chaud.
Une fois dedans, très vite on oublie que dehors existe, ça s'évanouit avec tout ce qui s'y passe, comme un train dans la nuit. Des villes entières, des continents, des galaxies, se mettent tout à coup à ne plus exister.

C'est pour ça que les seuils sont faits, pour hésiter, pour se demander si on a raison de renoncer à tout ça, si on a raison d'entrer ou de sortir, plutôt que de rester là à se balancer d'un pied sur l'autre. Une simple bourrade qu'on se donne à soi-même suffit souvent à faire pencher la viande du côté où tout le corps bascule. C'est ce qui s'appelle « franchir ». Entre dedans et dehors, quelque chose forcément existe, qui sépare, qui sex-tionne. Une frontière. Sinon, un seul mot suffirait, et ce serait le même pour dehors et pour dedans, comme pour tout le reste. Rocher ou liquide, ce serait pareil. Pas que leurs mots, mais eux !

Mon corps ou le vôtre, ce serait pareil.

Je serais forgeron, cuisse de femme, et gouffre, en même temps. C'est difficile à comprendre. On peut pas, on est trop limité.

Tous les sexes, je serais, aucun sexe.

S'il n'y avait plus ni dehors ni dedans, c'en serait fini de la terre et du ciel, des langues dans les bouches, tout volerait en éclats, plus d'ordre de tuer, plus de mots d'amour, finis les ouragans, les convictions, le poids

d'un corps, l'enfant heureux d'apprendre, labourer la terre, la balance des paiements, la jouissance, les trahisons, les buffets de gares, les pluies acides, les chemins en pente, le canal de Suez, le linge qui sèche, l'audace, l'électricité, le lilas en fleur, les cités en feu, tout serait confondu mais personne ne le saurait, la pensée même aurait fondu, atomisée, dans le magma avec tout le reste.

Mais rassurons-nous, les portes ont tranché, et on est dedans, on est bien dedans, tous, jusqu'au cou.

Les portes nous ont sauvés de la confusion.

Il faudrait décorer les fabricants de portes, qui permettent de séparer, pour que tout ne se mélange pas tragiquement.

*

Je suis parce qu'ils coïtèrent.

Si pas coït, moi pas être. Personne. Tout le monde. Deux s'y sont mis pour me faire, le temps de la conjonction nécessaire.

Au moins cette certitude.

Échevelé, rougeaud, suffocant, glaireux, la tête déformée, je fus jeté dehors, expulsé de ce lieu connu mais inconnu, le ventre chaud de ma mère.

Me voilà, à jamais dévulvé, errant entre deux trous noirs : ma naissance et ma mort.

Ruisseau, qui à force de détours creuse sa propre pente, qui le conduira, quoi qu'il fasse, là où tout s'oublie, se noie et se confond.

*

(Une voix de femme.)

Est-ce que tu es un homme ?

Est-ce que le masculin se mesure à la longueur du jet de pisse ?

Est-ce important qu'en te voyant on dise d'emblée que tu es un homme, comme on le fait pour un pont ou une étincelle ?

Tu as envie que je m'approche ?

Qu'est-ce que ça fait d'avoir toujours quelque chose qui pend entre les jambes ?

Tu passes beaucoup de temps à la regarder, à te la tripoter ?

Trouves-tu que ton sperme a le goût de ton désir ?

As-tu déjà rêvé de violer une femme ?

Pourquoi tu ne réponds pas ?

Dans l'amour as-tu la sensation de prendre, ou d'être pris ?

Je te fais peur ?

Tu veux que je te lèche ?

Comment fais-tu pour t'endormir après l'amour, sachant que je suis encore pleine de désir ?

Tu aimes les larmes des femmes ?

Quelque chose qui aurait à voir avec une revanche ?

Sais-tu que je me suis souvent branlée dans les toilettes après l'amour pour me calmer ?

Est-ce que tu veux bien me frôler ?

Sur une pelouse, tu préfères arroser ou être arrosé ?

Est-ce que je te pompe avec mes questions ?

On se le met bout à bout ce concombre ?

Et quand je mets mes cheveux comme ça, tu aimes ?

Est-ce que je remplace quelque chose ou quelqu'un ?

Est-ce que je peux te sucer ?

Penses-tu que ce soit inévitable ?

Est-ce que tu peux me dire je t'aime

*

Coït, co-itus, co-ire : aller ensemble. On va venir. On vient. On sera venu.

On pourrait dire que, attirés par la promesse d'une heureuse rencontre, vous avez consenti, cédé, pour venir là. Tout comme moi. Nous nous sommes fait enfermer, dans une pénombre propice au rapprochement, pour nous entremettre en toute tranquillité, assister à tous les actes possibles.

Le rapport est frontal, nos corps se font face. Une étreinte a bien lieu, mais à distance.

Dans cet antre chaud, l'espace et le temps sont érotisés par la circulation d'un courant sensuel

alternatif entre des corps voués à se complaire, ou à se déplaire. La pénétration, d'ordre spatio-temporel, provoque, dans le meilleur des cas, des pics orgasmiques d'intensité positive, avec diverses sécrétions qui en découlent.

Mais les corps ne se mélangeront pas.

Quoique... je pourrais très bien m'approcher...

touche-moi

je veux être touché

que tu prennes tout de moi que tu m'adores que tu sois nue

un pont de sang au-dessus de l'abîme

je veux que tu me défasses

que plus rien ne retienne la chute

je veux être vaste

oublier que je suis homme

oublier que la vie se passe à compter, à tuer, à maudire

*

Parfois, on saisit au vol des paroles que l'on n'oubliera jamais. Comme cet homme qui se confiait sur la banquette d'un buffet de gare.

– Vous savez, franchement, je crois que nous n'avons rien d'exceptionnel, sinon peut-être de faire encore volontiers l'amour après dix années de vie commune.